

Michel LAPEYRE

« *Le surmoi est à la fois la loi et sa destruction* ¹ »

Freud et Bullitt : la méthode, la leçon

Pour la énième fois, j'ai relu *Le président Wilson* ², de Freud et Bullitt. Le président Wilson (la personne et l'ouvrage du même nom) est une chose, une affaire, curieuse et bizarre. *D'une part* donc le personnage, qui semble jouir d'une réputation sinon d'une renommée plutôt flatteuse, parfois élogieuse, du moins à en croire certains avis autorisés, du journaliste à l'historien et au politologue : un démocrate moderne, un progressiste généreux. En face ou à côté de cette appréciation positive de l'homme politique et de son œuvre, on a la position de Freud qui, lui, n'hésite pas à rendre Wilson responsable du traité de Versailles, de ses conséquences catastrophiques, avec le nazisme et au-delà. *D'autre part*, il y a l'étrange objet qu'est ce livre, écrit à deux, dont on parle si peu alors qu'il a, je crois, quelque chose de terriblement novateur. Les psychanalystes, dans leur grande majorité, négligent ce travail de Freud avec Bullitt (qui avait tant enthousiasmé Freud), peut-être parce qu'ils le considèrent comme une application, vraisemblablement secondaire, contestable, de la psychanalyse à la politique. Il n'en est rien mais il n'en demeure pas moins que c'est un objet baroque, pour ne pas dire loufoque.

Ce n'est pas une construction de cas classique, certes. Ce n'est pas une analyse politique ordinaire, à l'évidence. « Ceci n'est pas une pipe » ! Freud le qualifie de « portrait psychologique ». Cette étude en effet ne repose pas sur une cure achevée ni sur un travail clinique. Elle est menée à bout sans s'appuyer sur le suivi du processus ou le recueil du phénomène analytiques proprement dits. Avec le discoureur qu'est Wilson – prêcheur et sermonneur, professeur, conférencier, orateur, négociateur... –

Michel Lapeyre, <micHEL.andre.lapeyre@wanadoo.fr>

1. J. Lacan, *Les écrits techniques de Freud*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 119.

2. S. Freud et W. C. Bullitt, *Le président Wilson, portrait psychologique*, Paris, Albin Michel, coll. « 10/18 », 1967 (traduction de Marie Tadié). Réédition Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1990 (préface de Gérard Miller).

on n'a rien qui puisse tenir lieu de témoignage effectif de l'expérience ou même d'une prise de parole en son nom propre, ni non plus d'élaborations de savoir, que ce soit à la manière de la « perlaboration » (« working through ») freudienne ou du « work in progress » joycien. Freud, avec Bullitt, se propose de ce fait non pas de forcer dans le sens de l'analyse un matériau clinique de toute façon absent, mais de reconstruire une présentation : d'une part à l'aide des principes et postulats, axiomes et théorèmes de la psychanalyse ; d'autre part sur la base de la masse des faits biographiques et historiques dont on dispose concernant Wilson et que lui fournit l'ambassadeur Bullitt, qui fut un temps un des collaborateurs du président. Il s'agit d'un travail de composition de la logique des uns (les éléments et les termes de la psychanalyse) avec la mise en ordre des autres (les événements et les documents de l'époque). Une « historiote » dans l'histoire : ce que raconte l'histoire d'un homme, en relation avec ce qu'ont fait les hommes de ce temps (et avant et après !?) comme leur histoire commune. Où l'on saisit d'ailleurs au passage la pertinence et la précision de la formule lacanienne : « Le collectif n'est rien, que le sujet de l'individuel ».

Cet examen révèle très vite que l'action, les décisions, l'œuvre de Wilson – si du moins on peut en parler en ces termes –, tout comme sa vie la plus intime – pour ce qu'on en connaît –, dépendaient étroitement... de sa dépendance, de son aliénation à son père, le pasteur prébystérien, le professeur de rhétorique Joseph Ruggles Wilson. La reconstitution « freudo-bullittienne » est intéressante parce qu'elle va à rebours du procès de la cure et de la dialectique de son compte rendu (par exemple tels que Lacan les dégage du cas de Dora). Cure et compte rendu consistent bien à suivre, accompagner et encourager le sujet dans son effort et son mouvement pour retrouver la capacité d'agir ou y accéder. Freud, dans sa collaboration avec Bullitt, procède comme à l'envers : à partir des « réalisations effectives » de Wilson – plutôt que des actes proprement dits, ce sont des mises en acte, des acting out, des passages à l'acte : tergiversations, procrastinations, hésitations, précipitations... –, Freud cherche à remonter, grâce aux données et aux acquis de la psychanalyse, et au moyen de la masse d'informations recueillies et d'archives consultées, aux conditions des attitudes, positions et réponses affirmées de Thomas Woodrow Wilson, de sa conduite et de ses choix affichés, de ses orientations et de ses options avouées. En l'occurrence, l'étude ici vise moins les dimensions et les coordonnées de l'acte que celles du recul devant l'acte : circonstances, excuses, justifications... Recul qui fit Wilson d'abord témoin et complice, ensuite protagoniste et acteur, et enfin propagandiste et chantre du fameux et malencontreux traité de Versailles, dont on n'a peut-être pas mesuré assez l'ampleur de l'onde de choc. La démarche de Freud, soutenu en cela par Bullitt, va jusqu'au bout des possibilités : du relevé des corrélations, des cooccurrences, des concomitances, des coïncidences dans le matériau biographique et autobiographique, journalistique et historique, recueilli et établi par Bullitt. Quitte à dégager en fin de compte

la place de l'inconnu(e) qui reste, quitte à extraire la part de mystère qui perdure. Ce que Freud, comme on le verra, ne manquera pas de souligner.

Au travers de cette démarche et par cette méthode, Freud met en évidence, en ce qui concerne Wilson... et au-delà, le lien puissant, peut-être la continuité, qu'il y a entre une forme de politique, comme volonté acharnée de prendre et de conserver le pouvoir, d'une part, et d'autre part la fixation indéfectible au père, en tant que père idéal. La formule qui définit le mieux Wilson, de sa petite enfance jusqu'à son agonie, c'est, à la première alerte, face à quelque difficulté que ce soit, de « courir vers son incomparable père », d'y recourir pour toute chose et en toute occasion. À deux ou trois reprises Freud évoque une « identification totale » au père : c'est non pas un seul trait mais bien tous les traits du père – à deux exceptions près, nous y reviendrons – qui sont empruntés pour être imités, copiés, mimés ou à peine déplacés, transposés, substitués. Au fur et à mesure vont s'accroître, s'accuser et s'exagérer jusqu'à la caricature la prégnance et la prédominance du père idéal, celui qui, ou ce qui, ferme les yeux sur les désirs du sujet. Wilson a pris le pli de s'en remettre à l'Autre, il s'applique à se démettre, voire à se désister, pour faire toute la place au père, y compris au moyen de substituts divers et de figures éminentes : aînés, professeurs, personnages historiques dans le domaine politique (principalement « l'homme d'État chrétien », tel Gladstone, le Premier ministre britannique, son idole)... et jusqu'à Dieu le Père. C'est en effet une série qui s'établit, entre la rhétorique et le verbeux, du religieux au politicien, avec un ensemble de beaux parleurs et de discours tournant à vide : Joseph Ruggles Wilson, le père de Thomas Woodrow Wilson, faisait partie de ceux-là, partageant leur infatuation, et il étalait ceux-ci, jusqu'à l'obscénité. Le président Wilson en remet une couche sur ce père idéal (« per via di porre » !) : ce que le père a exhibé – une débauche de mots et de sermons, un flot de paroles et de maximes – comme pasteur et prédicateur, professeur et pédagogue (y compris auprès du petit Tommy), le fils le hisse jusqu'au poste de la présidence des États-Unis, et enfin au sommet de la rencontre des représentants des alliés autour du tapis vert de Versailles, pour la signature du célèbre traité. Œuvre sublime, salut du monde et de l'humanité, à en croire Wilson au bout du rouleau qui en fait presque un nouvel évangile. Une chaire pour s'adresser au monde, une « classe » aux dimensions de l'humanité. L'abandon au père idéal est dès lors sans limites, de l'extase à la déréliction (sans retour !), et dans son processus et dans ses conséquences : et Wilson de toujours et encore retourner chez son père jusqu'au sacrifice final.

Des désirs propres, impurs du sujet, le père idéal ne veut rien avoir à en connaître (il est ici posé, plutôt que supposé, comme tel). Et sur ceux-ci, il ferme aussi bien les yeux... du sujet lui-même. Autrement dit il aide le sujet, Wilson en l'occurrence, à fermer les yeux sur le désir de l'homme comme désir de l'autre. On ne sait pas grand-chose en effet des désirs de Wilson, qui ne paraissent pas bien « fournis »,

en dehors de l'amour des mots et du goût du pouvoir (mais sont-ce là des désirs... ou des contrefaçons, voire des contre-feux ?). On comprend alors pourquoi T. W. Wilson en rajoute en vérité sur le pouvoir banal et ses excès ordinaires, au lieu de contribuer réellement à la politique : comme souci et soin du lien social, construction d'un vivre-ensemble entre étrangers, voire ennemis, espace commun (la « *communitas* »), temps de la logique collective, transmission du désir. Freud et Bullitt relèvent soigneusement – non sans une certaine fureur vengeresse – les mensonges cauteleux et les hypocrisies compassées de Wilson comme ses moyens préférentiels d'accès au pouvoir et comme procédés privilégiés de conduite du gouvernement, comme son mode même d'être « aux affaires », avec des doses bien réglées et mesurées de cynisme et de machiavélisme. Art et manière bien connus du pouvoir. Le pouvoir comme tromperie et domination, us et abus utilisés et étendus sur les concitoyens du pays, sur les nations partenaires et alliées aussi bien qu'adversaires et concurrentes. Les auteurs insistent pourtant sur la sincérité de Wilson (et de ses collègues ?) et même l'authenticité de son attitude : il est sûr, en effet, non seulement de son bon droit mais aussi de sa mission sur terre et surtout de sa légitimité comme président d'abord, et plus tard comme sauveur du monde et de l'humanité, prince de la paix universelle et éternelle.

L'ouvrage est un véritable florilège, sinon un catalogue exhaustif des méthodes de subordination où l'intimidation le dispute à la pression et rivalise avec la menace, s'exerçant sur l'ami comme sur l'ennemi, visant le supérieur comme le subordonné, méconnaissant finalement et ignorant superbement, de manière régulière et générale, l'existence du semblable : comme pair et congénère et non pas comme pur et simple assujéti (pour ne pas dire inféodé) dont on n'attend plus qu'obéissance, soumission et servilité. « Démocratiques » bien sûr, pour autant que monsieur le président Wilson se laissa ou se fit pressentir et élire comme candidat démocrate. Ce livre fait parfois grincer des dents. C'est un réquisitoire implacable : contre le pouvoir borné et la politique illusoire de celui qui cherche par-dessus tout à se placer et à passer pour un grand homme, et contre l'asservissement appliqué des tenants et des servants du pouvoir mais aussi bien de ses agents (asservissement qu'à la fois ils subissent et font subir). C'est une diatribe qui fait ressortir le genre de servitude volontaire en quoi consiste le pouvoir : le lecteur ne l'ignore pas, mais il se voit rappeler qu'il ne peut pas s'en dédouaner, soit qu'il y participe, soit qu'il s'en abstienne, soit qu'il s'en défende, soit qu'il s'y oppose.

L'investigation de Freud et de Bullitt décrit ce qu'est une vie subordonnée et consacrée au pouvoir, où font florès toutes les formes de mépris à l'endroit de l'original et du singulier, toutes les variétés de méprise à l'égard de la différence et de l'altérité : ironie du sort, rien n'est plus étranger à Wilson que la politique étrangère, où il aura à jouer son va-tout ! Par ailleurs, Wilson, et telle une vraie caricature, se présente comme un connaisseur en matière de démission et de résignation devant les

contrariétés qu'il accumule, un professionnel de la compromission et de la trahison à la fois délibérées et dissimulées, enfin un habitué de la lâcheté jusqu'à l'abjection mais qu'il érige en mérite et même en solution. En effet, ce qu'il y a de pire chez lui, c'est le déni des faits en contradiction avec ses projets, et le fait qu'il réussisse à s'en servir pour confirmer et vérifier son point de vue d'homme de pouvoir préoccupé avant tout de le garder. Cela devient peu à peu une seconde nature que de négliger, voire de renier, ses engagements, que de manquer à ses promesses, que de tromper par ses promesses, que d'oublier ou de lâcher ses objectifs quand ils ne conviennent plus à la réalisation de ses ambitions d'« homme d'État chrétien ». L'habitus wilsonien, c'est de céder sur son désir : est-ce là le propre de l'homme politique moderne ? En tout cas, il a eu une longue descendance. À la fin, ce sera donc non pas la chute du grand homme (celui dont Freud, comme on sait, préserve le souvenir sinon le culte), mais la dégradation galopante du faux héros, et même la déchéance du pauvre type, suite logique de ses concessions interminables aux pires injustices et vilenies, puis de ses glissements et dérapages progressifs et inaperçus dans le renoncement. Car l'aveuglement dans l'entourage de Wilson est longtemps massif, voire total. Résultat d'une reculade accélérée, individuelle et collective, devant la nécessité d'envisager et de soutenir les conséquences de la parole dans le réel. En effet, Wilson parle beaucoup et sans fin, mais c'est pour parvenir au pouvoir et s'y maintenir et rien d'autre.

La lecture ou la relecture de l'ouvrage fait apparaître dans le cas le caractère central du surmoi. C'est un fil rouge qui parcourt pratiquement tous les chapitres. Wilson, c'est un cas d'un surmoi fort ou un cas de renforcement du moi sous la pression d'un surmoi insatiable, exigeant, intolérant, insatisfait. Freud situe donc la place, et repère l'importance, du surmoi. Il part d'une définition des développements de la libido de chacun : concernant soi-même et le corps propre, concernant l'essor (et les sorts) de l'activité et de la passivité (ainsi que les conflits entre elles) à l'endroit du père et de la mère, et de leurs succédanés et/ou substituts successifs. Narcissisme et relations d'objet. Le traitement de la libido, *via* ces diverses issues, Freud le rattache, classiquement, au refoulement, à l'identification, et à la sublimation. À partir de là se dégagent, selon lui, un certain nombre de placements ou d'accumulateurs où la libido s'investit ou se charge. On peut sourire ou s'agacer de ce qui prend l'allure d'une physique amusante : on verra que c'est au contraire ce qui échappe à cette mécanique, à cette hydraulique, à cette thermodynamique (ou à cette économie) que Freud mettra au premier plan de sa démonstration. Freud examine donc le parcours de Wilson au regard de ce schéma. Dans la conjoncture qui fut la sienne, Thomas Wilson a joué de chance et de malchance : il a bénéficié d'un bonheur sans partage et d'un malheur tout aussi évident (sauf pour lui !). Le petit Tommy fut le fils chéri sinon préféré de ses parents, et surtout de son père : dans son cas le narcissisme fut assuré. En revanche, il a eu à faire avec un embarras et un encombrement du côté de ses

relations avec ses parents, son père surtout, et leurs suivants. Du côté féminin, ou plus précisément maternel puis conjugal et matrimonial, ce fut relativement calme et tranquille (malgré le décès de sa première femme). Côté masculin, soit sur un versant où ce qui prévaut pour lui, c'est le paternel, c'est plutôt tendu et agité : prédomine en effet dans la vie et l'histoire de Thomas Woodrow Wilson un refoulement massif de l'activité agressive envers son père. Dans ce contexte, il ne peut envisager aucune manifestation directement dirigée contre lui. Il orientera son hostilité vers des substituts, insatisfaisants à tous égards, ne serait-ce que parce qu'ils ne sont pas conscients de tenir ce rôle ni disposés à le faire ! En revanche, Wilson admire et vénère son père : sa soumission absolue et son obéissance sans faille témoignent de son « accablante passivité » envers son « incomparable père ». La charge de l'activité agressive envers le père va se retrouver dans l'identification totale à celui-ci et dans la sublimation (en réalité une formation réactionnelle contre la passivité envers le père). Le restant de l'activité agressive envers le père trouvera donc à se charger, se localiser, se fixer dans le surmoi, qui sera le principal débouché de cette tendance.

L'emprise du surmoi

De celui qui se voulait « homme d'État chrétien », les auteurs nous disent donc qu'il n'aura été qu'un faux grand homme et un vrai politicien raté. Les raisons qu'ils ont d'avoir la dent dure ne sont pas que personnelles. Et elles ne relèvent non plus ni des sautes d'humeur de l'opinion, ni de la simple appréciation historique, ni de la position partisane. L'Américain catholique, citoyen des États-Unis, et l'Européen, juif athée natif d'Autriche, l'ambassadeur et le psychanalyste s'accordent sur un jugement qui, pour l'essentiel, n'est pas d'ordre psychopathologique ni du registre des sciences dites morales et politiques. Certes Wilson a pris une place particulière dans son pays et pour le monde, en son temps et au regard de l'histoire : selon Freud et Bullitt, on ne peut la cerner que si on la rapporte à la présence prédominante et à l'action prévalente du surmoi dans la vie de Wilson et de ses contemporains... jusqu'à nous. Ce sera même l'occasion de mobiliser et de faire bouger les idées freudiennes à ce propos. Ce constat suggère que le surmoi est du côté du manche, voire il est la substance, la matière même du pouvoir. Le surmoi, c'est en effet ce qui rend compte de l'envie meurtrière que le pouvoir comporte toujours, comme de la rage impuissante à quoi il ne manque jamais de s'abaisser : moins volonté de puissance que volonté de jouissance. Cela vaut aussi bien pour *ce qui* fait le pouvoir que pour *ce qu'*il fait : pour sa structure et sa fiction (masquer l'impuissance), pour sa composition et son exercice (maintenir l'ordre, sauver l'Autre). Cela concerne les agents du pouvoir comme ses « patients » : les gouvernants et les gouvernés qui se partagent et se répartissent, se prêtent et s'échangent *et* la répression (ou l'oppression) *et* la servitude volontaire (voire la servilité).

Wilson est un exemple à cet égard, et même le modèle, peut-être un paradigme, des impasses du pouvoir comme corrélatives des apories du surmoi, et aussi de la férocité et de l'obscénité de sa pression. Ici le surmoi est présenté d'abord comme une instance de jugement qui non seulement suspend mais plus encore interdit la pensée, et qui, loin de préparer et d'anticiper, attermoie et retarde l'action : à la fois recul continu devant l'acte et précipitation pathétique dans toutes sortes de raccourcis et d'échecs : actes manqués, oublis, acting out, passages à l'acte. L'ouvrage en dresse un inventaire interminable, acte d'accusation et réquisitoire. À l'encontre et à rebours des nuisances et de la nocivité du surmoi. C'est d'autant plus drôle que le propre du surmoi est un jugement, sans appel mais sans cesse reconduit, d'approbation et de désapprobation vis-à-vis des débouchés de la libido. Jugement d'autant plus lancinant et menaçant que ces débouchés tiennent plus du placement précaire et aléatoire que de l'issue raisonnée et définitive, probablement inexistante, ou, à plus forte raison, de l'investissement choisi et assumé, décidé et consenti, que Freud attribue à l'homme « sain » : celui qui sait se passer du recours au divin et des secours du religieux (« c'est déjà quelque chose que de se savoir réduit à ses propres forces, on apprend alors à s'en servir comme il convient »). Wilson est évidemment aux antipodes de ce détachement, car il est plutôt la proie pantelante du surmoi : recherche d'un juge suprême, perspective de Jugement dernier, ouverture d'un procès sans fin, et aussi assurance d'une condamnation finale en même temps que protection illusoire contre celle-ci. Un anti-« M. K. ». Comme pour garantir une certaine harmonisation de la coexistence et de la cohabitation de ses débouchés, divers, différents et antagonistes. Comme pour obtenir une pacification complète sinon une résolution sans restes du conflit entre activité et passivité. Mais ce à quoi il parvient au bout du compte, c'est une « pax romana »... ou « americana » : paix des cimetières, état de guerre permanent, latente et déclarée, intestine et extérieure. Voilà donc la leçon que Freud et Bullitt nous aident à tirer tant de la gloire misérable que de l'arrogance pitoyable de cet homme de pouvoir, de l'homme *du* pouvoir : peut-être de tout homme au pouvoir, quand il se croit justifié dans et par sa position, et légitimé par sa (pré)disposition à l'occuper. Qu'est-ce que la passion du pouvoir, qu'est-ce que jouir du pouvoir ? C'est s'en remettre à l'Autre pour la charge de l'activité, de l'agressivité, de l'hostilité, comme pour la cause de la passivité, de la soumission, de l'obéissance. Comme Wilson, c'est vouloir être l'Autre sans en subir les conséquences, et prétendre substituer au désir qui fait la loi une loi sans désir.

Dans leur exposé, Freud et Bullitt articulent sans relâche l'individuel et le collectif, l'historiole et l'histoire, l'action de la structure et la dimension historique, l'universel et le singulier. Ils situent le surmoi comme ce qui, d'une certaine façon, permet à Wilson d'aboutir à ses fins, à sa manière et sa guise. Car Wilson arrive malgré tout à une conclusion. On peut relever quatre points dans ce qui est avancé par les auteurs.

Premièrement, le surmoi, c'est le père de l'enfance – toute-puissance, omniscience et perfection – qui, lorsqu'il est incorporé, devient une force psychique interne (un hôte et un intrus). *Deuxièmement*, et c'est là le plus nouveau (prélacanian peut-on dire), les manifestations du surmoi sont contradictoires. Certes le surmoi a toujours le rôle de l'instance qui admoneste, critique, reproche. Mais cette étude permet de souligner désormais que le surmoi se caractérise par ses ordres et pas seulement par ses défenses, bien sûr comme interdiction mais aussi, et peut-être surtout, comme domination. Les formulations font presque apparaître une confusion avec l'idéal du moi, comme ensemble indistinct d'aspirations conscientes et inconscientes. Mais l'essentiel est l'accent porté sur l'aspect de commandement, la fonction d'impératif, le caractère d'injonction que revêt le surmoi. *Troisièmement*, le surmoi accumule ainsi la part de libido qui est activité agressive envers le père, et c'est alors qu'il devient source de difficultés à traiter et de conflits à résoudre. *Quatrièmement*, il peut de ce fait s'achever dans une exagération de la grandeur et de la puissance du père, si excessive que le père de l'identification, dont l'image sature le surmoi, finit par équivaloir à Dieu le Père et à s'acharner à demander l'impossible au sujet qu'il soumet.

Les suites se laissent deviner. Le surmoi de Wilson est « puissant et exalté » : comme tout surmoi quand rien ni personne ne vient le faire taire. Wilson n'est jamais satisfait, puisque, avec ce surmoi, Dieu est en lui et qu'à la fin lui-même est Dieu : dans d'autres cas, ce qui prend la place de Dieu, c'est la nation ou le peuple, l'État ou l'histoire, le parti ou la cause (cf. le surmoi psychanalytique ?). Le surmoi pousse à la grandeur et il est insatiable. Il torture sans limite et tourmente sans fin. Imaginer qu'on pourrait le négliger ou le dédaigner, dans l'expérience comme dans la cure, est une inconséquence. Croire qu'on peut et qu'on doit s'appuyer sur le surmoi, ou le conforter, pour conduire l'expérience ou diriger la cure est une folie. La preuve par Wilson : c'est du fait de son allégeance au surmoi qu'« il glissa plusieurs fois dans la névrose » et qu'« enfin, vers la fin de sa carrière, il sombra presque dans la psychose ». Une fois « déconstruit », le surmoi (incorporation cannibalique, et carrément ravageante, du père comme père de la loi, et de la loi comme loi du père), une fois mesurés ses effets destructeurs et ses résultats catastrophiques, on peut apprécier et évaluer l'usage que le sujet en fait. Est-ce que Wilson s'en sert d'ailleurs, ou bien est-ce qu'il le sert, est-ce qu'il en a l'usage, ou bien est-ce lui qui se met à son service ? Est-ce bien lui, le surmoi, l'outil, ou bien est-ce lui, Wilson, l'esclave ? Tous les débouchés de la libido (actifs et passifs) sont passés au crible et subordonnés à l'approbation du surmoi. Wilson en trouve certains un peu trop facilement, comme l'habitude de parler et l'application à discourir, qui expriment ses désirs les plus forts, soit aussi bien la passivité que l'agressivité envers son père (le professeur de rhétorique, le pasteur, le sermonneur, le pédagogue, l'amoureux des bons mots, des belles paroles, et des discours châtiés). Cependant, Freud note que dans le cas de Wilson, c'est la passivité qui

d'abord domine et prévaut : il recherche et trouve le maximum de satisfaction dans la soumission à son père et dans la soumission à Dieu représentant son père. S'adonner à sa passivité tout en s'en protégeant... à l'aide de l'Autre : tous les autres liens de Wilson passent par là, pour s'y subordonner et y contribuer. Ainsi se règlent ses relations à sa mère et à ses sœurs, puis à ses deux femmes, à son frère, puis à ses « amis de cœur ». Le surmoi est une prison et un carcan, sinon un pilori, en même temps qu'une forteresse et une chaîne. On note cependant que dans cette obéissance, par cette soumission, avec cette servitude volontaire, Wilson trouve à s'exalter, se grandir, se magnifier. Rien à voir avec le « Qu'Il croisse et que je diminue » du saint Antoine de Flaubert... ou du mystique !

Le surmoi instaure ainsi la soumission et ses impasses. Mais comment s'en sortir avec ou malgré la soumission ? Wilson en rajoute sur le surmoi, et il ne s'en sort pas. Il demeure en tout cas avec un résidu d'insatisfaction lancinante qui fait prédominer en lui les fixations de jouissance sur les développements de la libido. Les auteurs mettent en évidence ce qui se passe à l'adolescence, moment logique où se produit pourtant un réel renversement. La nécessité se fait sentir au jeune Thomas Woodrow d'exprimer alors son agressivité envers son père, et par voie de conséquence de régler le conflit inévitable entre celle-ci et la passivité toujours envers le père, jusqu'à réussir si possible à canaliser les deux. Wilson découvre, ou mieux il retrouve, une solution formidable, que laisse pressentir ou deviner sa formation religieuse. Car comment à la fois montrer son agressivité et manifester sa passivité, comment en même temps traduire sa révolte, sa rébellion et exposer sa soumission, son obéissance ? Wilson dispose d'une voie toute tracée dans la religion chrétienne : l'identification au Christ. Freud et Bullitt déplient et étirent cette série impressionnante d'identifications enchaînées. Wilson enfant identifie son père à Dieu ; il établit ce Père-Dieu comme surmoi, « se condamnant ainsi à attendre l'impossible de lui-même » ; il s'identifie au fils unique de Dieu ; au moment de son adolescence, il se sert de cette identification au Christ ; il franchit enfin, à l'âge adulte, l'échelon qui le sépare d'« une identification totale de sa personne à Dieu » et il devient Dieu dans son inconscient. Il retire d'une telle « identification » le bénéfice d'une impunité complète et de l'irresponsabilité absolue. Car tel est le paradoxe du surmoi : « loger » le maximum de culpabilité jusqu'à dédouaner – sans doute pas alléger ni soulager ! – le sujet de sa condition, de son sort et de son destin. Faut-il admirer l'astuce ou plaindre l'astucieux ? Pour Freud, la cause est entendue : l'identification au Christ conduit à se soumettre au lieu de lutter et « à se détourner des faits réels » quand il faudrait les affronter.

C'est donc une fausse solution, une conciliation illusoire de l'activité et de la passivité, de la résistance et de la sujétion. Wilson s'en sert comme d'une clé, puisqu'elle a l'avantage de lui donner une certitude, celle de remporter la victoire grâce à

la soumission, d'asseoir sa conviction qu'il n'y a pas besoin de lutter : non pas parce qu'on en a peur mais parce que c'est une preuve de courage et un témoignage d'abnégation, la marque d'un sacrifice et le signe de la victoire. Wilson résout ainsi, à plusieurs reprises, des dilemmes et des apories par des sophismes ou des paralogismes. Si cette solution est verbale, elle n'en est pas moins coûteuse et même écrasante et tyrannique. Car dès lors qu'il a trouvé cette assise, Wilson va devoir s'efforcer de devenir le grand homme qu'exige son surmoi. Or, si le grand homme existe, autrement que comme fiction, si tel ou tel peut le devenir, ce n'est pas en se posant comme exception (si ce n'est exception des exceptions). Dans ce cas en effet, il risque fort de finir comme Wilson, entre folie de l'infatuation et imposture de la canaillerie : tel un personnage de tragédie ou de comédie, qui se caractérise par quelque côté « unilatéral, exceptionnel, extraordinaire, monstrueux », ce qui justement fait obstacle à la *fonction* d'exception (soit pour chacun la chance de se mesurer enfin à sa singularité). Aux yeux de Freud, Wilson est le contre-exemple du grand homme. Il est l'exemple même de ce que peut un surmoi fort pour pousser au succès un névrosé au corps chétif, le forcer à réussir à tout prix. Ainsi, à l'adolescence, pour remplacer l'incomparable père de l'enfance auquel il s'agit pour lui de pouvoir continuer à s'identifier, Wilson va trouver un idéal et un modèle dans le personnage de Gladstone (le Premier ministre de la reine Victoria), soit un orateur, un homme d'État chrétien. Est-ce un simple substitut ou carrément un équivalent du père de Thomas, le professeur de rhétorique, le pasteur ? Il n'est peut-être pas exagéré d'évoquer ici l'identification conformiste (sinon le « comme si »).

À partir de là, quelle satisfaction Wilson obtient-il ? Freud et Bullitt se demandent si Wilson alors est heureux. Le bonheur dépend, selon Freud, de l'équilibre du rapport entre le surmoi (la nature et la qualité de ses approbations) et la libido (la variété et la complémentarité de ses débouchés). Dans cette affaire, la modération du surmoi ne suffit pas (ça peut même mener à l'ennui), et par ailleurs les débouchés de la libido se révèlent à la longue forcément incompatibles et aussi précaires (ce qui ne va pas sans angoisse). Ainsi, le surmoi exagéré de Wilson exige de lui l'impossible et le condamne à l'insatisfaction, tandis que la prédominance de sa passivité envers son père l'empêche de trouver ailleurs et de garder quand même des débouchés stables et durables. Toute sa vie se passera à combattre pour à la fois les préserver et les concilier. Là où il réussira le mieux, c'est dans tout ce qui restera lié au discours, à la parole et à l'écriture (en fait la rhétorique et la sophistique, la technique de l'orateur). Ce sera alors l'application à s'éloigner des problèmes, à écarter les difficultés, à éviter les dangers, plutôt que l'engagement dans un enjeu de vie et de mort ; le souci du prestige et de la renommée au prix de la mortification, au lieu de l'affrontement risqué des questions vivantes ; la recherche de célébrité et la volonté de passer à la postérité au détriment du pari sur l'existence et de l'invention ou du renouvellement du lien

social... Wilson témoigne en fait – c'est une attestation et un martyre ! – de ce que l'obéissance au surmoi est facile mais aussi de ce que son coût est démesuré.

Après ce moment de virage de l'adolescence, Wilson va poursuivre dans cette voie que lui fraient les commandements du surmoi. Il va creuser, toujours plus, son ornière. Il se marie, un peu tard, mais avec une facilité déconcertante. En même temps qu'il a des enfants, des filles, il devient professeur, dans un collège de filles. Il en est quelque peu mari. Il a toujours, et plus que jamais, l'idée de devenir « homme d'État chrétien ». Il a, comme il le dit, « faim d'une classe d'hommes », qu'il finit par avoir, dans un autre collège. Puis il obtient un poste à l'université de Princeton. Pour lui, les choses à la fois se mettent en place... et se compliquent. Il a désormais les meilleurs débouchés pour sa passivité envers son père. Là, on peut même dire qu'il est comblé : sa mère étant morte (!) et son père venant habiter chez lui à sa demande (!!), il prend auprès de son père la place laissée vacante par l'épouse décédée. Il reste bien sûr la question du débouché de l'activité agressive envers son père. Il se lance alors dans des manœuvres cauteleuses et cyniques (la main sur le cœur, comme toujours !) pour devenir président de Princeton. Pour lui, il s'agit d'un tremplin pour son aspiration à accéder au rang d'homme d'État chrétien. Pour ce faire, il doit ménager certaines personnes qui réveillent pourtant son hostilité, parce qu'elles lui apparaissent comme des substituts de son père. Wilson se trouve coincé : le lieu de son « salut » est celui du pire danger, la voie pour une issue le ramène à la pire des impasses. En effet, son narcissisme exacerbé et son surmoi exigeant l'empêchent de poser un quelconque acte qui serait susceptible de compromettre sa carrière. Et il échappe au conflit par des symptômes neurasthéniques.

Il ne sortira plus de ce schéma qui ne cessera de faire retour dans sa vie, aux moments les plus cruciaux : effondrement, repos, reprise. Un : son hostilité foncièrement insatisfaite envers son père (puisque jamais il ne l'affronte ni ne s'y confronte) le pousse à chercher un refuge quelconque. Deux : mais du coup son activité agressive demeure inassouvie. Trois : il se remet au travail, à la recherche d'une satisfaction. Je reviendrai plus loin sur cette séquence. À cette époque-là, la satisfaction est visée dans le sens, tout tracé pour Wilson, de l'identification à Gladstone. Et c'est alors qu'il est choisi comme président de Princeton, ce à quoi il aspirait : il gravit ainsi la première marche, et dans sa tête... et dans la réalité, puisque ça lui vaudra d'attirer l'attention et de susciter l'intérêt de certains politiciens démocrates en quête de candidat pour... la présidence des États-Unis. Un coup de chance à rebondissements. Et pourtant, cela ne lui apparaît nullement comme un coup de théâtre, mais comme l'accomplissement d'un destin dont il est le héros. Il acquiert en tout cas une position qui, dit-il, supprime son émoi (*sic*) et son inquiétude.

Son père meurt... et il le remplace dans son inconscient par lui-même : ce qui constitue du coup un débouché pour son activité agressive envers son père, tout en

laissant en revanche en plan la passivité envers lui. Cela lui est insupportable, d'où la mise en place d'une formation réactionnelle, laquelle trouvera un débouché naturel dans ces tentatives de réorganisation du monde, ainsi que dans des agissements hostiles envers des substituts de son père. Il reste qu'il lui sera toujours difficile de trouver un débouché suffisant et convenable, étant donné que son surmoi exige qu'il soit la masculinité même, qu'il soit Dieu. Il est désormais envahi et dominé par le conflit entre son activité et sa passivité envers son père. Il se retrouve dans une conjoncture compliquée à souhait. En effet, après un certain nombre de péripéties, il perd dans un conflit à l'université de Princeton avec le doyen West, un collègue à qui l'unit un lien solide de haine tenace : ils ont des projets opposés de réorganisation de l'université, mais surtout West est un rival de taille, et qui lui rappelle son père. D'un autre côté, il se rapproche de la « grande politique », puisqu'il est pressenti puis retenu comme futur candidat démocrate à la présidence des États-Unis. Il présente désormais une véritable fixation qui comporte d'une part la soumission à Dieu et l'identification au Christ, et d'autre part l'identification à Dieu. C'est ce qui le fait tenir et tout autant le fait s'effondrer. C'est ce qui l'élève qui l'abat. « Il devint Dieu », « les qualités de ses défauts le portèrent au pouvoir, mais les défauts de ses qualités en firent, finalement, non l'un des plus grands hommes du monde, mais un raté ».

Le service du surmoi

Au regard de ces antécédents, la carrière de Wilson comme président des États-Unis apporte d'abord une confirmation, tragi-comique. La deuxième partie de l'ouvrage comporte aussi un élément essentiel, concernant et les raisons de la dégradation de Wilson et la portée prise par le traité de Versailles, sa conclusion et ses conséquences. Cet épisode, entre anecdote et accident, a pesé lourd, c'est évident, dans l'histoire du XX^e siècle et ses prolongements jusqu'à nous. Son impact a été et reste fort sur l'orientation de la civilisation et sur l'évolution de notre monde. Et pourtant la période présidentielle et ses suites semblent n'avoir provoqué aucune modification importante ni dans les débouchés de Wilson, ni dans la tendance générale qu'il a plutôt accentuée, ni dans la démarche qu'il a poursuivie. Comme s'il se faisait, de part en part et jusqu'au bout, le jouet d'une compulsion de destinée : devenir et rester homme d'État chrétien. Dans ce laps de temps, Wilson a vécu des événements majeurs, tant au niveau collectif qu'au plan individuel : la neutralité et l'entrée en guerre des États-Unis, la mort de sa première femme et son rapide remariage, la négociation et la conclusion du traité de Versailles. Malgré tout, à en croire les auteurs, la présidence des États-Unis, à ce moment si crucial de l'histoire, n'introduit pas dans sa biographie de réelle rupture, et finalement n'ajoute rien de bien marquant comme nouveauté dans son parcours. On y assiste, lassé et blasé, à la réédition ininterrompue du même conflit lancinant. Au gré des circonstances, et bien qu'elles soient exceptionnelles, ce

conflit connaît peu de variantes dans ses manifestations. Il ne subit guère de variations dans sa forme, même si les partenaires de Wilson (modèles, objets, adversaires, associés) changent à l'occasion, ainsi que les relations qu'il entretient avec eux.

Wilson vit et rejoue sans cesse ce conflit : entre l'activité et la passivité envers son père. Une passivité accablante : une position féminine non assumée. Une activité qui épargne et protège « l'incomparable père ». Elle s'en détourne, principalement, au moyen d'un refoulement sévère et drastique, pour se porter vers des substituts (à haïr et à tenter de soumettre). Conflit constant et terriblement monotone. En fin de compte, il laisse Wilson perpétuellement mécontent et malheureux, entre une insatisfaction chronique et de violentes contrariétés. Qu'à donc à nous enseigner Wilson, et qu'est-ce que Freud et Bullitt cherchent alors à apprendre de lui ? Il faut en tout cas reconnaître qu'ils le font avec un acharnement exemplaire et une application étonnante pour surmonter l'uniformité fastidieuse de la rengaine et de la conduite wilsoniennes : courir vers l'incomparable père... Et ce n'est qu'à force d'ironie et avec une dose massive d'humour qu'ils parviennent à nous intéresser aux atermoiements réitérés et aux palinodies successives de Wilson, tout entier préoccupé par le sérieux de sa tâche et la dignité de sa personne, totalement dénué d'esprit. Une « identification totale », un conformisme absolu et radical. Le lecteur n'a qu'à bien se tenir. Ce que l'on peut tirer alors comme leçons de l'expérience de Wilson, telle qu'elle est rapportée et retracée par Freud avec l'aide de Bullitt, ce sont le témoignage, indirect, et la preuve, par l'absurde, des effets d'une action prévalente du surmoi et, plus encore, d'une soumission presque exclusive, sinon revendiquée, à sa domination. Freud insiste ainsi sur l'approbation que Wilson cherche, auprès des figures du surmoi, pour faire un sort aux débouchés qui s'offrent à lui. Aucun qui n'ait l'estampille. L'athée Freud et le catholique Bullitt n'hésitent pas à mettre en valeur la sorte d'appui que prend Wilson, pour ce faire, sur les identifications à Dieu (Jéhovah, le Tout-Puissant, le Christ, le Sauveur).

Est-ce la présentation freudienne qui pousse la métaphore un peu trop loin ? N'est-ce pas plutôt Wilson qui prend au pied de la lettre, jusque dans son habitus et ses actions, la doctrine chrétienne, au point, par exemple, que même le peu religieux Clemenceau s'apercevra de l'identification de Wilson au Christ et ne pourra s'empêcher de la relever explicitement ? Cette traduction religieuse vient à point nommé. Elle sert à Wilson pour se rendre obéissant et se montrer soumis sans jamais pour autant, bien au contraire, se départir de ses ambitions de toujours, ni se dédire ou s'excuser de ses promesses non tenues, ni revenir sur ses engagements bafoués, ni désavouer sa conduite, ni se déjuger vis-à-vis de ses erreurs. Les auteurs utilisent cette version religieuse pour extraire les paradoxes et les impasses du surmoi, ses apories insurmontables et ses contradictions insolubles. Le cas Wilson n'est pas un simple exemple de la conception classique du surmoi (« Tu ne feras pas... »). Le portrait

psychologique n'est pas non plus un modèle d'illustration et de défense du surmoi fort. C'est l'occasion, qui est ainsi presque portée au paradigme par Freud lui-même, de repérer, sinon de dénoncer, « le saboteur interne », sa nocivité et ses nuisances. Rien que pour cette raison, il faut lire et relire *Le président Wilson* de Freud et Bullitt ! L'histoire de Wilson durant sa présidence est celle de l'exacerbation, jusqu'à l'exaspération, du poids, de la présence et de l'intervention du surmoi en quelque sorte livré à lui-même, déchaîné dans sa puissance, soustrait peu à peu, et de manière systématique, à toutes les objections malgré tout toujours possibles et à toutes les contestations qui seraient nécessaires (de la part de Wilson !). On peut ainsi mettre en parallèle – heureux hasard et concours de circonstances ou fait de structure et nécessité logique ? – les phases successives de cette période historique, telles qu'elles ont été vécues par Wilson, et les étapes du déploiement de la fonction surmoïque, telles que les décrit le portrait.

Tout d'abord, on l'a déjà vu, le surmoi se manifeste et s'impose comme insatiable et jamais satisfait : il demande toujours plus mais rien ne le rassasie. Il exige l'impossible, du moins de celui qui veut bien se prêter à ses ordres, qui est prêt à se plier à son commandement, qui ne se limite donc pas à respecter, bon gré mal gré, ses interdictions, qui ne se contente pas de s'en tenir à ses défenses. Ce qui est bien le cas de Wilson : obéissant et soumis, zélé et austère. La restriction est de taille : le surmoi ne se déchaîne que pour autant que le conflit subjectif n'est pas résolu ni même en voie de résolution. De partie en présence, le surmoi devient procureur et juge, et de là exécuteur et bourreau, s'il n'est pas affronté, freiné, contré, stoppé. Le conflit n'est et ne reste insoluble que dans la mesure où l'activité et la passivité ne sont pas reconues et abordées comme telles. D'où, de la part de Wilson, une obéissance de plus en plus aveugle et inconditionnelle à un maître invisible de plus en plus implacable et intraitable (où il se vérifie que la servitude volontaire est autant – sinon plus ! – le fait du gouvernant que du gouverné : l'exemple vient de haut). L'élection à la présidence conforte Wilson dans sa position et elle renforce en même temps l'invite, la sollicitation en quoi consiste le surmoi : « Dieu a voulu que je sois président [...] et ni vous, ni aucun mortel n'auriez pu l'empêcher », « je suis immortel jusqu'à ce que mon heure vienne... », « son élection à la présidence lui donna seulement l'impression de n'en avoir pas fait assez ». La présidence permet cependant à Wilson d'avoir toujours devant lui une réalisation nouvelle... et notamment la guerre. Le surmoi va-t-il s'apaiser un peu et relâcher la pression ?

Mais comment alors accorder l'appel à devenir maître du monde (tel Jéhovah frappant ses ennemis) avec l'amour et le service de l'humanité (le fait d'« aimer les hommes en général » tel le Christ) ? Du coup, pour le persuader d'engager les États-Unis dans la guerre, on lui suggère (nommément « son ami, son double », le colonel House) de jouer « le rôle le plus noble jamais échu à un enfant des hommes » en

faisant la guerre... pour l'amour de la paix. Entamer une croisade par conséquent comme arbitre du monde et prince de la paix. Refrain connu et, semble-t-il, inusable. Solution verbale certes, mais tentation imparable pour Wilson. Il n'aura dès lors de cesse d'habiller l'entrée en guerre de ce voile pudique de « la lutte pour la paix parfaite ». Non sans faire l'épreuve, tant auprès des alliés, qui ont sa sympathie, que des Allemands, qui essaient de gagner la sienne, que nul parmi les belligérants n'est disposé à le laisser devenir sauveur du monde (c'est-à-dire tyran ou dictateur, pensent et disent les plus lucides et les moins complaisants). Il fera donc entrer les États-Unis en guerre aux côtés des alliés, avec ses discours, péroraisons, exhortations et sermons : mais sans avoir rien fait pour mettre en cause leurs buts de guerre effectifs et leurs accords secrets, au risque de se faire au final leur dupe et leur complice.

Hypocrisie ou mensonge de sa part ? Pour Freud, Wilson est sincère et il s'illusionne sur lui-même parce qu'il refuse de regarder les faits en face. Il exprime, et fait partager, la conviction que cette guerre est une croisade, parce qu'il dénie et oublie les faits, qu'il connaît fort bien par ailleurs. C'est ainsi que lui, qui a été élu pour maintenir la neutralité des États-Unis, écrit son message de guerre comme une annonce de la paix. Non sans mal, non sans indécision, non sans incertitude, non sans déchirement non plus (il ne peut plus, en effet, demander l'avis et l'approbation de « l'incomparable père », qui est déjà mort... et il pleure sur son absence, tel un enfant abandonné). Et malgré tout, il se convainc et convainc, il « rendit l'Amérique ivre d'abnégation », tout en s'enivrant lui-même d'abord de ses propres paroles. Le surmoi fort laisse en plan au bout du compte.

Une fois les États-Unis dans la guerre, tout va bien pour le président Wilson. Il prend les décisions qui s'imposent, s'entoure des collaborateurs les plus compétents, et fait à tous des promesses vraies et sincères de paix juste et universelle. Il est alors sous l'emprise d'un surmoi exalté, avec à la fois le sentiment et l'espoir de réaliser l'impossible, de sauver le monde, de faire la guerre pour une paix parfaite. Il croit en sa mission qui est de hisser la guerre au niveau d'une croisade. Le malentendu est total avec les Européens, lesquels ont du respect pour le président qui exerce la puissance de l'Amérique, le chef de guerre, mais aucune considération pour le chef moral pour lequel il se prend et qu'il entend être. C'est pourtant dans ces dispositions qu'il part à Paris, à la fin de la guerre, à la Conférence de la paix, et ce malgré les réserves, voire l'opposition, de ses proches (l'ami le plus proche, le colonel House). C'est comme envoyé de Dieu qu'il tient à partir, et c'est selon sa volonté qu'il veut et peut – et personne d'autre – donner la paix éternelle au monde. Il est sous la domination absolue des identifications avec la Trinité. Et le plus fort, c'est que c'est bien apparemment comme tel qu'il est accueilli par les foules en délire d'Europe : il est reçu et acclamé en sauveur (à Milan par exemple, où il se rend à l'opéra le dimanche, lui le presbytérien compassé, et où l'adoration des masses devient de l'extase).

Il faut dès lors faire la paix et la conclure. La description que font ici Freud et Bullitt de ce qu'ils appellent la descente vertigineuse vers le traité de Versailles est minutieuse et impitoyable pour Wilson. Il est pris en tenailles entre les promesses faites aux uns et aux autres, les attentes çà et là d'une paix équitable, et de l'autre côté la volonté inflexible des chefs de gouvernement alliés, soucieux avant tout de voir se réaliser leurs buts de guerre réels, inavoués publiquement jusqu'alors. Mais, au lieu de parler haut et fort, comme il le devrait et comme il le pourrait, Wilson ne cherche qu'à éviter la difficulté, le conflit et la confrontation. Il compte sur la persuasion, il s'applique à sermonner, et convertir, il veut transformer la conférence en Sermon sur la montagne, la réunion des alliés en club de discussion et en assemblée fraternelle. À ce jeu, il ne fait pas le poids face aux alliés, aux représentants de leurs gouvernements, qui pratiquent sans vergogne ni états d'âme le rapport de forces, les pressions en tout genre, et le chantage à l'occasion (profitant, par exemple, des faiblesses de Wilson – son attachement – en ce qui concerne la Société des nations en gestation). La réaction de Wilson à cet égard est proprement stupéfiante et de plus en plus figée au fur et à mesure qu'avancent les négociations entre les alliés. En butte donc à un surmoi qui ne lui laisse ni repos ni répit, Wilson, à plusieurs reprises, et suivant toujours un scénario identique, va et vient et court même : de la volonté affirmée de s'imposer par tous les moyens... à la soumission subite et absolue à l'adversaire ; de résolutions toujours plus farouches de ne plus rien céder désormais... à des concessions si énormes, et qu'on ne lui demande même pas, qu'elles équivalent à un renoncement pur et simple ; de la proclamation sans cesse réitérée du refus de transiger... à l'acceptation précipitée, voire anticipée, sans discussion et sans lutte, de se plier aux pires exigences des alliés.

Sans la moindre pitié pour le malheureux Wilson (pauvre président !), Freud et Bullitt dressent le catalogue de tous ces apparents revirements soudains de Wilson, de toutes les reculades successives, auxquels nous fait assister cette tragi-comédie qui, à la fin, tourne à la farce. Sans épargner le lecteur non plus, ils nous montrent le spectacle de la trahison du grand homme, du héros failli, qui ne parle sans cesse que pour capituler encore et encore, certainement pas, ajoutent-ils, dans la meilleure des traditions des civilisations américaine et européenne. Mais le ton et le sens du réquisitoire « freudo-bullittien » sont donnés, et tel un coup de grâce, avec l'explication qu'ils livrent, hypothétique mais probable parce que fort étayée, de la dégradation et même de la désagrégation terminales de Wilson. Selon eux, en effet, elle fait suite à une *décision* effective de capituler, par peur de la lutte, une *résolution* finalement d'abandonner, recouvertes, et c'est là le plus fort, d'une posture héroïque (autrement dit d'un refus de reconnaître sa défaite et d'en tirer les conséquences). Mais plus formidable encore, c'est l'acharnement de Wilson à trouver un raisonnement, un compromis lui permettant à *la fois* de ne plus cesser, par la suite, de transiger, de céder, de

concéder, de renoncer, et de demeurer quand même le sauveur du monde, à ses propres yeux et si possible au regard des nations et des peuples (sinon des États et des gouvernements). Sauver le monde en se soumettant, tel le Christ ! Ainsi Wilson peut-il se prévaloir – et il le fait même explicitement – de capituler... par abnégation, de se sacrifier pour le bien de l'humanité : il ne recule donc plus par peur, croit-il, mais il renonce courageusement à la lutte, pour ne pas provoquer un mal plus grand encore (faire le lit du bolchevisme, du désordre total en Europe, etc.) !

Tel est donc le surmoi, qui pousse aux exploits les plus insensés, tout en laissant démunis ceux qui s'appliquent à le suivre, les fous qu'il encourage à la domination et à la soumission et qui y consentent : tout en les privant par conséquent des moyens de réaliser et d'accomplir ce qu'il commande pourtant, d'accéder et d'atteindre à ce qu'il promet et ordonne sans relâche. Comme le disent si bien les auteurs, la résolution qui vient du surmoi est aussi impuissante que celle de l'ivrogne invétéré de renoncer à la boisson. Il ne laisse plus à Wilson dès lors que le recours à une série itérative, comme illimitée, de manquements (aux promesses, à la parole donnée), de fuites (devant la réalité), de refus (de reconnaissance de sa position). Gérard Miller, reprenant et paraphrasant Lacan, définit le surmoi, au sens « freudo-lacanien », comme une incitation, et une incitation *déréglée*. Ce que le surmoi suggère, et même intime, de rejoindre, il le met, et le maintient, hors de portée : « Tu peux toujours essayer de jouir, jamais tu ne courras assez vite pour y arriver. Mais tais-toi et cours ! »

En remettre donc sur la mise en conformité avec les ordres, les commandements, les exigences du surmoi ne préserve pas de sa pression : la servilité ne met pas du tout à l'abri, et elle rend même le surmoi féroce et obscène, et toujours davantage. Autrement dit, la méchanceté du surmoi ne s'arrête pas avec l'obéissance qu'on lui montre, et elle s'accroît plutôt au fur et à mesure de la soumission qu'on lui consent. Le cas Wilson est un paradigme (sinon le prototype dans les temps modernes) de ce processus. Sans doute est-ce là la raison de la difficulté de lecture de cet ouvrage et de la rareté de ses lecteurs : c'est une fréquentation peu avenante, qui provoque la répulsion et la répugnance, et pourtant c'est une confrontation qui, pour peu qu'on l'accepte, est astringente et roborative. Dans la suite du parcours de Wilson, le retour de bâton ne se fait pas attendre : le surmoi punit même l'obéissance, il sanctionne aussi la soumission. Sous les ordres (et le fouet) du surmoi, Wilson, nous l'avons vu, ne trouve comme recours que l'abnégation de sa cause dans le sacrifice pour le bien de tous (ne plus lutter pour triompher).

Ce sophisme extraordinaire va se traduire par une réponse, désormais stéréotypée face aux revendications et réclamations des alliés : « Capitulation, regrets, justification. » On ne manquera pas de lui faire remarquer ses abandons, ses reniements, ses trahisons. Ainsi les Allemands font-ils observer, avec amertume, que « ce projet »

(le traité de Versailles) a été « dicté par la haine ». Wilson est furieux mais c'est parce qu'on met en question sa prétention à être l'arbitre du monde, on met en cause son aspiration à devenir le sauveur du monde. Et il ne sait que chercher une échappatoire dans une fuite en avant. « Les reproches de son surmoi durent devenir d'une sévérité insupportable à la suite de ce rappel de la vérité. » Envahi par la honte et écrasé par le sentiment de culpabilité, il ne lui reste plus qu'à détourner les yeux, pour pouvoir continuer à croire qu'il reste ce que le surmoi exige de lui, c'est-à-dire le sauveur et le juge équitable du monde, des nations, et des hommes.

Il fait feu de tout bois en ce sens, multipliant les arguments du chaudron. Évidemment, rien de ce qui se passe autour du traité n'est susceptible de le satisfaire, si peu que ce soit. Il va tenter de surmonter la haine et le dégoût de l'humanité et de lui-même, l'amertume et l'aversion qu'il éprouve face aux obstacles et envers ses ennemis, par un véritable coup de force, mais qui n'est qu'un lamentable tour de passe-passe verbal. Dans une sorte de course contre la montre, il va alors parcourir toute l'Amérique pour défendre le traité de Versailles, en le présentant... comme un chef d'œuvre (parmi les plus sublimes) de l'humanité, « une assurance à 90 % contre la guerre », se déclarant « prêt à faire n'importe quel sacrifice personnel » et à « donner sa vie » pour le sauver. Et ce, bien entendu, malgré toutes les imperfections du traité, qu'il connaît bien mais qu'il a refoulées et qu'il omet de mentionner, voire retourne en motifs de triomphe ! C'est le prix à payer pour demeurer le rédempteur, le libérateur et le sauveur du monde. Car c'est en fait la seule chose que Wilson cherche à sauver !

Cette guerre devait être une croisade et ce fut une croisade, et c'est lui, Wilson, qui l'a faite, et le monde doit le reconnaître. Wilson le croit et il s'exalte et s'apitoie : « Wilson pleurait. Il croyait sincèrement... » Sous l'emprise de l'inquisition et de la torture du surmoi qui est alors à son comble, Wilson se démène, en fait pour étouffer sa culpabilité. En vain. Il s'effondre. Et le monde ne l'a pas reconnu, il n'a pas adhéré à cette version *pro domo* qu'il tient, lui, presque pour de nouvelles Tables de la Loi : délire ? Wilson finira en malade pitoyable, en vieillard irascible, remâchant sa rancœur, ressassant ses ressentiments, rabâchant ses anecdotes sur l'incomparable père. Victoire du surmoi, défaite du sujet. Telle est la terre promise aux agents et aux tenants de l'autel et du trône, du pouvoir à tout prix : la table du sacrifice. Avec Freud et Bullitt, il est permis de lui préférer l'efficacité modeste du divan.

Le ravalement du symptôme

N'y a-t-il rien qui aurait pu conduire Wilson en analyse ? Les symptômes ne sont pas absents dans la vie de Wilson. Ils sont évidemment bien repérés et signalés comme tels par Freud et Bullitt : avec autant de précision et de minutie que le permet le

matériau biographique, lequel est trop souvent limité par son caractère apologétique, voire hagiographique. Et de ce fait ces symptômes sont toujours – plus ou moins, il est vrai – laissés de côté et occultés par Wilson lui-même, et par ses intimes et ses proches, suffisamment contenus pour ne pas compromettre ses ambitions et ses projets, voire cantonnés à des moments de vacance(s) dans sa progression, son plan de carrière et... son emploi du temps. Il s'agit alors de périodes dites de « dépression » : le terme est repris et souligné par les auteurs. Elles sont caractérisées par des symptômes que les auteurs qualifient de neurasthéniques : nervosité générale, troubles digestifs (dyspepsie), migraines. S'y ajoutent à l'occasion, sur la partie gauche du corps, des névrites et des crispations diverses (notamment de l'œil, et ce jusqu'à l'hémorragie, à deux reprises). Il y aura ainsi quatorze épisodes avant l'ultime, qui se conclura, en achevant la série, par une hémiplégie du côté gauche du corps et une thrombose du cerveau droit. L'ensemble de ces manifestations se répète avec une régularité et une monotonie presque parfaites d'une fois sur l'autre, avec aussi une intensité sans doute variable mais qui va croissant du début à la fin, jusqu'à l'accident terminal. En dehors de ces observations phénoménologiques, nous n'avons rien d'autre, notamment en guise de témoignages ou d'analyses directes, que ce soit de la part de Wilson lui-même ou venant des membres de son entourage. Comme seules indications, nous n'avons que les interprétations et les reconstructions freudiennes.

On peut tout de même faire remarquer une séquence invariable dans le « progrès » des symptômes, ou plutôt de la position de Wilson quant à leur intrusion. *D'abord* il s'effondre subitement, même si cette chute est parfois précédée de sentiments et de conjurations. *Ensuite* il part se reposer : en Irlande (il n'aime pas et n'a que mépris), en Écosse, en Angleterre, dans les îles Britanniques (il adore), aux Bermudes, en Floride, en Europe (une seule fois – Italie, France, Allemagne – : il n'apprécie guère, il finit par détester et ça ne lui réussit pas du tout). Il s'applique alors à « surmonter ses symptômes » : c'est l'expression qui revient sans cesse, tout au long de l'ouvrage, pour définir l'option prise par Wilson à cet égard. Ce « surmontement » se fait de différentes manières, et avec des moyens divers, mais qui font recours principalement à ce qu'il estime de plus précieux dans ce qu'il tient de son père : l'amour des mots (creux et pompeux !), la rhétorique (pour elle-même), le style (ampoulé et emphatique) ; et le tout, si possible, dans l'ignorance, la négligence et le mépris des faits (c'est-à-dire des conditions et des conséquences de la parole). Il se « soigne » donc avec des harangues, des sermons, des conférences, des discours donc religieux et politiques... Plus anecdotiques mais tout aussi significatifs de la portée de ces « escapades » : la jouissance de la douceur des paysages (« les pentes [...] amples et gracieuses – comme celles d'un grand sein plein de lait... »), les coups de foudre et amitiés passionnées (toujours masculines). *Enfin*, après l'effondrement, le repos et le surmontement, Wilson revient se remettre au travail avec une résolution farouche (*sic*)... sans

doute d'égaliser son père. Et bien sûr d'oublier ses symptômes, comme de ne plus avoir à faire avec ses déboires présents. Peine perdue ! Car il est clair qu'il n'en est rien. Freud et Bullitt insistent même sur le fait que ses symptômes sont en fait omniprésents et presque permanents : simplement, ils sont plus nombreux et ils deviennent plus aigus, jusqu'à l'insupportable, au moment des crises. Nervosité (Wilson adolescent « venter » ?), troubles digestifs et migraines sont toujours là, latents : et le surmontement ne les fait pas disparaître.

Les circonstances, occurrences et occasions du déclenchement ou de la survenue des crises sont, elles aussi, relativement stéréotypées, bien qu'elles prennent des formes et des allures variables selon les âges de la vie et les étapes de sa carrière : à l'adolescence, à l'âge mûr, durant sa vieillesse ; pendant sa formation, sa carrière d'enseignant, ses mandats présidentiels et après. Les symptômes flambent donc principalement chaque fois que la situation le prive, provisoirement ou définitivement, de débouchés acceptables, c'est-à-dire approuvés par son surmoi, pour son activité agressive envers son père : notamment chaque fois que s'ouvre une perspective d'identification en même temps que son assumption se trouve retardée. C'est le cas à l'adolescence quand il découvre sa vocation politique et n'ose pas l'affirmer face à son père qui voudrait le destiner à devenir pasteur, lorsqu'il échoue dans les études de droit et la carrière d'avocat (voie royale vers la « grande politique »), et aussi lorsqu'il réussit dans le professorat (voie plus atypique) : soit ce qui l'éloigne de son vœu le plus cher et semble lui barrer l'accès au but auquel il aspire depuis l'adolescence, devenir homme d'État chrétien. C'est le cas encore quand il piétine devant le poste de président de l'université de Princeton, malgré tous les efforts qu'il fait pour gagner les suffrages, y compris flatter ceux qu'il a déjà élus dans son cœur comme ennemis (substituts de son père à haïr). C'est de nouveau le cas lorsque, enfin président de Princeton, il se démène pour imposer d'abord une réforme puis une véritable révolution du système d'études dans l'université et, ce faisant, tenter de vaincre et d'écraser son « ennemi » juré et préféré (le doyen West), quitte à compromettre l'avenir de Princeton mais aussi au prix de sa santé et au détriment de son bonheur. Il semble y parvenir un temps : il a gagné et marqué un premier coup contre West, grâce à des manœuvres dilatoires... mais sans portée à terme. Un coup pour rien. C'est en effet une victoire à la Pyrrhus, qui se retournera très vite contre lui, mais dont il évitera de solder les frais, au moins provisoirement : en devenant gouverneur, première marche vers la carrière de président des États-Unis. C'est d'ailleurs le seul moment, entre cette fausse victoire et sa défaite définitive comme président de Princeton – et donc avant son triomphe, peu modeste, dans la sphère suprême de la grande politique –, où il fera état, durant sa retraite désormais rituelle, une de ses fuites habituelles (aux Bermudes cette fois), de rêves et de cauchemars qui le plongent dans l'angoisse et la détresse... Premier acte où se vérifie que la roche Tarpéenne est bien proche du Capitole !

L'élection à la présidence des États-Unis, avec les grandioses réalisations et les identifications magnifiques qu'elle offre (le grand homme, le Jéhovah Dieu des armées, le Sauveur du monde), lui épargnera un temps déceptions et déconvenues. Mais celles-ci reviendront en force, avec violence, à la fin de la guerre, avec le désenchantement et le dépit, le ressentiment et l'amertume, auxquels il aura à faire face : devant les alliés, pressés, eux, de ramasser la mise et le gain de la guerre (l'inflexible Clemenceau, le « Shylock gallois », Lloyd George) ; et aussi vis-à-vis de ses compatriotes, démocrates et républicains, conservateurs et progressistes, opinion publique (partisans et adversaires qui ne sont guère satisfaits d'être mêlés aux querelles de l'Europe). Alors que ses idéaux de croisade, de guerre juste, de paix universelle, de nations fraternelles sont en chute libre, il lui faudrait reconnaître la vanité de ses discours, se dépouiller de sa pose de libérateur, rédempteur et sauveur du monde, pour se mesurer aux ambitions excessives et aux appétits exorbitants des vainqueurs, en mettant dans la balance *et* la puissance effective *et* les menaces de rétorsion des États-Unis. C'est au pied de ce mur qu'il va flancher, et reculer, puis capituler et se soumettre. Il lui faudrait lutter à armes égales (viriles, dit Freud) : c'est trop pour lui, plus qu'il n'en peut supporter, et malgré ses résolutions surmoïques (résolutions d'ivrogne...), il n'y tiendra pas et il préférera revenir de plus belle à ses beaux discours. Le tout dans une sorte de tournée effrénée au travers des États-Unis. Il fera ainsi pour une fois le contraire de ses habitudes : au lieu de se reposer et de chercher quelque refuge discret pour y tenir ses discours grandiloquents, il va se dépenser à fond et s'exposer sans limites, faire le « coming out » de son symptôme. Et toujours avec ses discours politico-religieux, pour le coup de moins en moins réalistes et raisonnables, de plus en plus exaltés et ridicules, larmoyants et déchirés, toujours davantage déjantés, voire délirants. Mais cette fois, c'est trop tard. Le monde et l'histoire, malgré toutes ses « métaphores épouvantables », religieuses et autres, n'ont pas changé en réalité, ils sont plutôt devenus, mais exclusivement dans son esprit, « tout ce qu'il voulait » : la preuve d'une victoire dans la défaite, d'une victoire par la défaite. Mais, comme le disent les auteurs, n'est pas le Christ qui veut. De quelle victoire s'agit-il ? De qui ou de quoi, et sur qui ou sur quoi ?

Le sens des symptômes de Wilson n'est pas séparable du traitement qu'il leur fait subir. Il s'agit, de prime abord, de trouver ou retrouver des débouchés à son activité agressive envers son père, y compris l'hostilité à son égard qu'il n'a jamais su ni voulu manifester directement, si peu que ce soit. Car il s'agit aussi de faire face, sinon pièce, à son accablante passivité, soit au terme jusqu'à affronter sa position féminine à l'endroit de son père. Or le conflit entre les deux est, chez Wilson, rémanent et en impasse. Compte tenu de son « incomparable père », figure indéboulonnable et incontrournable. Par ailleurs il est aussi dans l'amour et l'adoration de sa personne, dans l'admiration et la vénération de ses faits et gestes. Ils prennent nettement le pas sur le

respect : l'attitude de Wilson est largement... au fait, que faut-il dire... en deçà ou au-delà ? Wilson est, depuis son enfance, soumis à un père tout-puissant, beau et fort, qui pendant longtemps le catéchisait perpétuellement, l'embrassait, le sermonnait, le dominait. Il ne saurait déroger à ces tendances, ni se dérober à leur pression. Il s'y prête effectivement avec complaisance, voire s'y adonne avec ardeur et emportement. Il refoule ainsi l'hostilité... et la détourne vers des substituts de son père à haïr. Il en rajoute dans son affection pour son père, sa « passion dominante ». Il semble la victime consentante ou encore le collaborateur actif de sa passivité envers son père. Mais ce n'est peut-être pas aussi simple. En effet, le dernier mot ou la clé de tous ses échafaudages de secours – et qui est aussi le mot de la fin ou le ressort de sa sortie ratée –, ce sont les formations réactionnelles contre cette passivité. Elles se traduisent, selon les auteurs, dans ses entreprises multiples de réorganisation du monde, notamment en tant que président, d'abord de Princeton dans la politique « mineure », et ensuite des États-Unis, dans la politique « majeure ». Wilson préfère ainsi opter pour une solution de compromis vouée à l'échec plutôt que de consentir à ce qui fait le noyau de réel, l'enjeu majeur et la raison même de son symptôme : soit, au-delà, et aussi sans doute au travers de ces indispositions passagères, cette indisponibilité durable qui le soustrait à la mise à disposition du père et de l'Autre (Dieu notamment). Wilson récuse cet appui, il refuse les opportunités et laisse passer les occasions d'en faire usage. Il reste en fait jusqu'au bout pris entre le maintien de la fiction de l'« incomparable père » et l'entretien d'une fixation, cette « fixation » qui le met à la tâche et qui le pousse, à chaque fois qu'il engage une entreprise pour aller dans ce sens, à « courir trouver son père pour lui demander une explication » ou un avis, et d'une certaine façon même celui-ci une fois mort. Il est réellement « addicté » à son excès de reconnaissance et à son amour passionné (« Le père [...] aimait son fils aussi passionnément que celui-ci l'aimait... »). Il ne peut pas s'en passer.

Je fais donc l'hypothèse que c'est le symptôme neurasthénique, comme voie éventuelle de retour – si Wilson avait pris d'autres mesures, emprunté d'autres moyens, s'il avait un peu moins glissé sur la pente commune et un peu plus suivi sa déviation – à « une passivité sans Autre » (Pierre Bruno), c'est ce symptôme qui loge la résistance de Wilson, son retrait par rapport à l'emprise et à la domination paternelles. Nervosité, troubles digestifs et crispations lui servent à se raidir, à défaut de se dresser, contre le père parfait. Mais ce symptôme, il refuse d'y croire et se défend de s'y croire. Et il envisage encore moins la possibilité de le prendre comme support d'une interrogation et comme ressort d'une mise en cause. Tout au plus se résigne-t-il à en faire une pause, que de surcroît il ne s'accorde pas volontiers, qu'il ne se concède donc que contraint et forcé, avant de reprendre au plus vite son éternel maintien de « poseur ». Pose et prose. Certes, on peut bien dire qu'il se réfugie dans ses symptômes, en recueillant les bénéfices secondaires qu'ils lui procurent (du repos, des voyages, des

vacances). Mais on voit bien aussi qu'il les préserve et les protège. Il se met à l'écart avec ses symptômes, il les planque avec lui, s'interdisant du coup d'en extraire le gain réel qu'il y recherche (grain de sel, grain de sable !). Il ne dépasse ni ne réduit ses symptômes : il les met à l'abri, il les place sous cloche... où ils fermentent et suppurent. *L'abri*, c'est cette extraordinaire identification totale à son père où il revit « dans un style plus grandiose, l'existence de son père », reprenant tous ses traits... sauf le fait de fumer, puisque son père avait « suffisamment fumé pour deux pendant sa vie » (*sic !*), sauf aussi le ministère de pasteur qu'il remplace par la vocation politique et le poste de président. La *cloche*, c'est cette incorporation cannibalique par quoi Wilson, du petit Tommy au président, se substitue intégralement au « père admiré et éminent ». De l'amour à l'identification, entre répression (de la haine) et régression (au « père primitif » ?). Et puisqu'il se défait constamment de son symptôme qui lui donne pourtant une chance, sinon d'échapper complètement à sa formation, voire à son formatage (l'héritage presbytérien transmis dans la droite ligne de la tradition des lollards), tout au moins de les entamer, il ne lui reste plus qu'à se « déformer » jusqu'à la chute terminale : paralysé, alité, grabataire, « un malade perpétuellement dorloté » à qui il ne reste plus que son corps impotent à aimer. Conclusion du recours au père qui ne fait rien passer du symptôme, à moins que ce soit lui, le père, qui ne « passe » pas : version indigestion du gentil petit cannibale, ou indisposition récurrente « quant au mental » du « fort en thème » en matière paternelle...

C'est bien au ravalement du symptôme que procède ce recours au père : recours ici privilégié sinon exclusif, père idéal, dans ce cas comme peut-être dans tous les cas où sont en question et en jeu ce genre de père et cette sorte d'appel, *du* père et *au* père. Cependant, quoi qu'il en soit du cas de Wilson, il dépend d'un réel qui, lui, n'est pas déterminé. « Le salut de l'homme est dans le choix », dit Freud. Sa perte aussi. Celui de Wilson traverse toute sa vie (et son évocation l'ensemble de l'ouvrage de Freud et de Bullitt). Serait-ce le choix de ne pas choisir ? Depuis cette « insondable décision de l'être » (Lacan), où a pris naissance cette « passion dominante » pour son père, qui a fait Wilson s'habituer à courir vers lui pour mettre fin à ses incertitudes, jusqu'à cette décision de capituler, sa résolution d'abandonner que Freud s'applique même à dater, lors des négociations du traité de Versailles. Il peut ainsi répudier le symptôme, se priver de ce point d'appui, mais il ne peut ni le supprimer ni le forelore, ce que démontrent la suite et la fin. Il ne peut faire ni que son symptôme n'ait plus lieu d'être, ni qu'il n'ait pas eu lieu. Mais il peut s'y efforcer : il essaie effectivement de le neutraliser, de l'isoler et de l'annuler. En pure perte. Cette tentative ne reste pas sans effets : *pour* le pire. Aux antipodes des effets *sur* le pire qu'on est en droit d'attendre du symptôme et de sa résolution, celle qu'il apporte quand on lui fait confiance au lieu de le vilipender et de l'abhorrer : quand on le traite comme la mise en forme de la question du sujet, comme le nœud où le sujet comme tel se fait réponse

du réel. Qui sait ce dont Wilson aurait été capable, en dehors de sa dérisoire promotion personnelle et de sa pitoyable déchéance, et surtout ce qu'il nous aurait légué et transmis, en lieu et place du catastrophique traité de Versailles et de la calamiteuse Société des nations, si seulement il avait consenti à faire fonds, pour en répondre, sur ce qu'il ne sut que renier et mettre en acte (sa haine) et sur ce qu'il n'osa pas regarder en face et encore moins affronter (sa féminité) ?

Il n'est pas sûr que l'histoire se répète, mais la farce, elle, continuera tant que l'« éloquence sainte » du surmoi l'emportera sur l'efficace du symptôme. La farce du pouvoir. Son échec est avéré et c'est toujours le même : c'est celui du surmoi, car c'est lui qui fait le pouvoir et lui permet de rester toujours égal à lui-même, toujours prêt à tout pour se maintenir, dans l'avidité et par le sacrifice sanglant. Ce que le surmoi prétend forcer et aider à surmonter (et que le pouvoir entend réprimer), le symptôme pousse et encourage à le « monter », mais tel le cavalier sa monture, dit Freud, tel encore le sujet la pulsion. Ni pour dompter ni pour s'asservir mais pour se faire une conduite. Faire en sorte donc que le symptôme prenne le pas ! ? Et c'est tout une histoire, une autre affaire que de refaire le monde. Elle est toujours sans précédent. Elle ne reste jamais sans suite. Et, contrairement à ce que pensait Freud, il n'est pas dit qu'il faille la chercher du côté des grands hommes. Ils ne manquent pas de mettre en fureur ceux qu'inévitablement ils déçoivent (Freud et Bullitt par exemple !). Laissons tomber les grands hommes, car nous avons mieux à faire, soit relever le symptôme ! En tout cas, ce n'est pas le père, ce grand homme, ce héros, celui d'un ou celui de tous, qui est incomparable, c'est le symptôme de chacun. Et c'est par lui qu'au-delà de la foule exaltée ou extatique se fait le lien social vivant et durable, et c'est donc grâce à lui qu'on passe de la préhistoire à l'histoire. Ce qui n'est pas gagné, ce qui reste à faire maintenant. Qui se souvient encore de nos jours de Wilson, et qui se souviendra dans quelque temps de ses divers descendants et successeurs ? Il est pourtant utile de revenir sur sa lamentable aventure, ne serait-ce que pour nous rappeler le pas que nous avons à franchir, individuellement et collectivement, pour sortir de la barbarie de la civilisation, quitter le rang des meurtriers déclarés, légaux et illégaux, et des assassins camouflés du désir. Wilson fut l'homme de la situation, rien qu'un moment comme il est de règle, et il fut un temps adulé. Il est permis de préférer Freud et les siens : il y en a encore. Lui, il reste l'homme du malaise, soit ce qui fait du désir notre loi et du symptôme notre chance.